

CORPS DE FEMMES SOUS INFLUENCE

Un rapport au corps souvent difficile, parfois douloureux ... du fait de l'interaction et du cumul des normes esthétiques, médicales et morales

Certes, les corps de femmes ne sont pas les seuls à être « sous influence » mais cela ne fait aucun doute, en matière de rapport au corps, les femmes sont beaucoup plus sous influence et elles le sont de plus en plus jeunes. Le Symposium de l'Ocha sous la direction scientifique de Annie Hubert, anthropologue et Directeur de Recherche au CNRS, avait pour objectif de « questionner les normes ». L'intérêt de ce symposium invitant à une réflexion pluridisciplinaire était moins d'apporter des réponses, du moins des réponses « simples », que de soulever des questions, pas forcément faciles à résoudre mais importantes. A l'appui de la réflexion, ont été présentés les résultats de plusieurs types d'études quantitatives et qualitatives.

La récente étude Ocha/CSA TMO sous la direction de Estelle Masson (Psychologie sociale, Université de Brest) sur les femmes françaises de 18 à 65 ans, leur rapport à leur corps et à leur poids et leurs pratiques de régime comporte un volet qualitatif et un volet quantitatif.

Une première série de résultats porte sur toutes ces femmes à l'exclusion de celles qui sont au régime pour raisons de santé.

Une seconde série de résultats concerne dans le détail celles de ces femmes qui ont un indice de masse corporelle de poids normal ou de surpoids à l'exclusion de celles dont le rapport taille/poids est dans les extrêmes (soit maigreur soit obésité) et de celles qui cherchent à prendre du poids (il y en a quelques unes !).

La recherche de Gilles Böetsch (Anthropobiologie, CNRS/Université de la Méditerranée) auprès de plusieurs échantillons de femmes à Marseille présente l'avantage de comporter des mesures mais elle ne s'arrête pas là. L'anthropologie biologique ne se contente pas en effet de mesures « objectives », elle travaille sur la perception de leur corps par les individus, sur les images stéréotypées que la société envoie à ces individus et sur le sens de ces images. Sans ces éléments, il n'est pas possible de comprendre la quête pour « ne pas vieillir » ou « bien vieillir », une question importante pour tous à titre individuel (et pas seulement les femmes !) mais qui interpelle aussi nos sociétés modernes confrontées pour la première fois au défi de s'adapter au phénomène de la longévité ...

Les travaux de Jean-Pierre Corbeau (Université de Tours) et Matthieu de Labarre (Université Bordeaux 2), tous deux sociologues, ont en commun une approche qualitative en profondeur. Jean-Pierre Corbeau analyse les comportements à la marge de l'anorexie et les replace dans l'évolution générale des pratiques alimentaires des Français depuis les années 50. Matthieu de Labarre s'intéresse, lui, aux femmes qui font des régimes suivis par un diététicien.

De toutes ces études et analyses, ressort fortement le fait que le discours médical alimente la pression sociale autour de la minceur et s'en imprègne, et que normes esthétiques et médicales se transforment en normes morales individuelles et collectives.

Rien d'étonnant alors qu'un grand nombre de femmes se déclarent insatisfaites de leur corps, même quand elles sont dans les normes de poids « normal ». Dans l'étude Ocha/CSA, parmi les femmes de poids normal ou en surpoids, 70% ont des rapports plus ou moins difficiles avec leur corps : certaines sont vraiment en souffrance (12%), d'autres résignées (20%), pour un plus grand nombre (37%), le corps reflétant les états d'âme, la relation au corps fluctue avec les kilos pris chaque fois que l'on a des soucis et grossir est vécu comme une perte de contrôle. *Seulement 14% se sentent complices avec leur corps et 16% sont dans une logique de « corps objet » qu'elles prennent plaisir à modeler.*

Les femmes au régime sous la conduite d'un diététicien étudiées par Matthieu de Labarre vivent leur régime comme une expérience éthique de responsabilisation de soi. Ce management de soi implique une remise à plat de toutes les pratiques, des courses à la vie sociale autour de la table. En plaçant la volonté individuelle au cœur de la démarche, il peut procurer du plaisir en cas de réussite mais se paie en investissements importants en énergie et en temps et parfois par une « fatigue de la responsabilité » qui peut aller jusqu'à des cas de déprime, surtout dans les cas de régimes répétés s'accompagnant de rapports au corps douloureux.

Chez les jeunes femmes à la marge de l'anorexie étudiées par Jean-Pierre Corbeau, une surveillance de soi encore plus exigeante, liée une recherche de « purification », à un refus de l'« animalité du corps » et à une volonté de « se déssexualiser », va parfois jusqu'à dépasser ou plutôt même utiliser le corps et l'alimentation dans des stratégies de pouvoir dans les relations avec les autres.

Le rapport au corps et au poids et la médicalisation et la moralisation de l'alimentation sont influencés par la hantise d'une progression de l'obésité à l'américaine et par la nécessité incontestable de la prévenir. Cependant, l'historien américain Peter Stearns considère que, même si l'uniformisation des comportements progresse, la France et les Etats-Unis se distinguent par des différences de longue date et qui, pour une bonne part, persistent : depuis les premiers immigrants, « manger en quantité » et « manger vite » sont des valeurs essentielles pour les Américains, alors que l'attachement à la qualité, à savoir prendre son temps et au lien social autour de l'alimentation caractérisent plutôt les Français. Même encore aujourd'hui, malgré la tendance incontestable en France à plus de médicalisation et de moralisation dans la façon de penser le corps et l'alimentation.

Peter Stearns, qui constate que la méthode américaine pour lutter contre l'obésité s'est révélée inopérante, attire l'attention sur le fait que les valeurs culturelles sont plus faciles à conserver qu'à importer. Leur maintien ne va pas pour autant de soi, il repose sur l'éducation des enfants et sur des choix politiques apparemment sans lien avec l'alimentation. Aux Etats-Unis, l'augmentation du temps de travail et la réduction du temps de loisir ont fait progresser la désaffection pour la cuisine « fait maison », le recours au « prêt à manger » et le besoin de « snacks de réconfort » sur les lieux de travail et de loisir. De même, les choix en matière d'habitat et de transport ont une influence évidente sur la sédentarité et sur la progression de l'obésité dans des sociétés où le travail devient inévitablement de plus en plus sédentaire.

Le maintien des valeurs culturelles repose évidemment beaucoup sur l'éducation des enfants. Peter Stearns note à la fois l'attachement des Français au repas familial et le fait qu'ils sont parvenus à assouplir le code de conduite à table et à lui donner un caractère plus informel tout en limitant la permissivité concernant les choix alimentaires des enfants et les heures des repas.

La bataille de l'éducation en France ne semble donc pas encore perdue mais la vigilance s'impose.

Pour les enfants comme pour les adultes, une question essentielle est de savoir, comme l'a expliqué le Dr Caroline Eliacheff, pédopsychiatre et psychanalyste, « comment responsabiliser sans culpabiliser ». Aussi fondamentale est la nécessité, pour reprendre les propos du Professeur Arnaud Basdevant (Université Paris 6), de trouver la voie médiane entre les impératifs de santé publique et la dérive normative qui met « le discours médical sur le fil du rasoir ». Pour lui, nous sommes dans une période de mutation nutritionnelle et la question est de gérer la transition : « la réponse est collective, la médicaliser serait une erreur, la démedicaliser également ». L'exercice n'est pas facile mais les enjeux sont importants.